

# Louxor Blues



**Nathalie Krauze Bojman**

# **Louxor Blues**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12439-1

*A la mémoire de Nicolas Bouvier*  
*A ma fille*



## **Avant-propos**

Cela fait maintenant de nombreuses années, que je suis partie d'Égypte. Cela n'a pas été un exode, je n'ai pas fui l'Égypte, comme écrit dans l'Ancien Testament. Je suis partie parce que je le devais. Il y a une symbolique dans tout et ce départ a constitué un tournant. Il a fixé un choix qui en a entraîné d'autres. J'étais en possession d'un trésor, mais il a fallu du temps pour que je m'en rende compte et cette aventure me nourrit depuis.

J'ai pu grandir avec des souvenirs cette fois, aller chercher plus loin ce qui me reliait à la terre en orient. Oser fouler plus tard les traces effacées sur le sable chaud. J'ai gardé ces souvenirs avant de les oublier et je les ai chéris. Les voilà en partie, écrits pour vous, afin que vous sachiez que ce que l'on garde, c'est souvent le meilleur.





# Chapitre 1

## GOOD MORNING LOUXOR

Me voilà débarquée avec Lou âgée de trois mois. Les vaccins à peine terminés nous nous sommes empressés de boucler les bagages afin de retourner vite à la maison. J'avais hâte après six mois, de m'installer pour de bon avec Andréa à Medinet-Habou. Nous revenions ornés de gloire : un nouveau bébé et la victoire des Bleus lors de la Coupe du Monde. Lou et Zizou mêlés et fêtés dans un même écho.

C'est le mois d'octobre, il commence à faire vraiment bon dehors. Nous sommes à Louxor sur la rive ouest du Nil, au pied de la montagne Thébaine. C'est encore un peu l'Égypte rurale décrite par Lady Duff-Gordon, cent vingt-neuf ans plus tôt. On est en 1998, et la vallée thébaine n'est plus aussi tranquille depuis l'attentat d'Hatchepsout, qui a frappé moins d'un an auparavant.

Entre le désert et les terres cultivées, à deux pas de la vallée des Reines, le village de Medinet-Habou. Ramsès III y a fait construire son temple funéraire sur la butte sacrée de Djémê, enceinte en briques crues qui a, jusque-là, si bien résistée au délabrement du temps. La maison d'Andrea se trouve pile à la frontière entre les champs et les vestiges antiques.

Andrea et Jeremy avaient acheté le terrain au père de la famille Ali, quinze ans auparavant, puis avaient ensuite obtenu la permission de construire. Un vrai miracle d'obtenir ce fameux sésame car ces terres appartiennent toutes aux Antiquités Égyptiennes et sont de ce fait inconstructibles, du moins officiellement.

La famille Ali, au grand complet, a participé à sa construction et ce sur plusieurs années. Andréa, alors étudiant en architecture, a construit la maison avec l'argent de Jeremy, déjà urbaniste à cette époque-là.

Quand ils retournaient à Louxor, ils achetaient les matériaux nécessaires et payaient alors les ouvriers maçons. Brique crue après brique crue, cette bâtisse fut totalement édifiée en terre, à la sueur des fronts des enfants de la première génération d'Ali Hassan. Ils apprirent à construire de la même façon que leurs parents et les parents de leurs parents. Bâtisses élégantes comme des religieuses à la couleur café, sur deux étages, aux voûtes et coupoles se répondant à différentes hauteurs ou niveaux. L'espace est roi, les dimensions opulentes. Les murs épais ont ensuite été recouverts à la chaux. On entre dans un univers où la noblesse des volumes submerge. Un palais de terre dans un site exceptionnel, posé entre champs et désert, face à deux autres majestés : la montagne Thébaine et le temple de Medinet-Habou.

Dès la sortie de l'avion, je suis à nouveau prise d'une grande excitation et remplie de joie. L'odeur de Louxor est particulière : odeurs de terre boueuse, de bouse de vache, le tout mélangé à celle du désert. Je la hume avant de descendre sur le tarmac, dans la moiteur de la nuit. Une fois dans le taxi, nez au vent, il fait bon égrener les enfilades de maisons le long du canal. Des effluves de brûlé se mêlent à l'air. On a dû mettre le feu aux champs de canne à sucre, aujourd'hui.

On roule pendant près d'une heure, passant les barrages militaires aux principaux croisements. Se rendre sur la rive ouest est déjà une aventure. Il faut encore, à cette époque, traverser le Nil en bateau, le pont n'existe pas encore. Une fois sur la rive droite on est presque à la maison. Les hommes qui reconnaissent Andrea, même à cette heure tardive de la nuit le saluent chaleureusement, le félicitent d'avoir bien sûr gagné la fameuse coupe du monde mais aussi de revenir avec un si joli bébé. *Mabrouk*, « béni de Dieu », par ci, *mabrouk* par-là !

Les derniers kilomètres sont à portées de main. Patience, on salue d'abord les colosses des Memnon à notre droite. Bientôt on

tourne à gauche, on longe le canal et on entre dans le village de Medinet-Habou. On est maintenant face à l'entrée du majestueux temple de Ramsès III. Ça y est, la maison approche, enfin on peut la voir. Il faut encore emprunter le sentier le long des murs d'enceinte de Djémê, la voiture tressaute, on est secoué sur ce menu chemin de terre. Les champs bordent l'enceinte du temple, comme autrefois, la maison est en face de celles de la famille Ali. Une loupiote est allumée à cette heure tardive de la nuit devant la porte des maisons. A notre approche les chiens aboient, la voiture contourne la ferme et tout à coup on se retrouve au croisement entre le désert, la montagne Thébaine et la maison. Le vent du désert souffle. Le taxi entre enfin dans la cour de la ferme, les chiens montrent les crocs, Mohamed et son frère Ahmed, sortent tous deux endormis pour nous accueillir. Ils remettent pour l'honneur leur turban sur la tête, les paupières encore lourdes du sommeil dans lequel ils étaient plongés, quelques minutes auparavant. Cela fait plusieurs mois qu'Andrea est parti, ils viennent saluer pour l'usage et la bienséance, mais aussi par respect et curiosité. Nous y voilà, on est enfin arrivé à destination après un bien long voyage. La lourde porte en bois s'ouvre, on pénètre en compagnie de Lou dans le ventre de la déesse, je m'y enfonce avec joie. J'aime ici me sentir chez moi.

Lou s'est formidablement acclimatée à la chaleur du désert, elle est fêtée comme l'est une princesse. Les enfants pour les Égyptiens sont de véritables cadeaux. Ils les adorent. J'ai, quant à moi, l'impression de vivre une expérience que je ne connais pas : celle d'être mère. Je n'en mène pas large.

Dans la journée le docteur Girgis nous a rejoint. C'est un ami de Jeremy et d'Andréa. Il habite une petite maison en terre le long du grand canal et reçoit ses patients sous le contrôle de Mahmoud, son fidèle assistant, dans son cabinet attendant. Il est copte, originaire du Caire. Installé depuis aussi longtemps que les garçons à Louxor, c'est un quinquagénaire célibataire, polyglotte et cultivé. Médecin de campagne patenté, Girgis est mon gourou. Je suis une hypochondriaque de première et Girgis est à mon écoute lorsque l'angoisse de

la maladie m'assaille. Je ne serai peut-être jamais venue avec Lou, sans le savoir à proximité immédiate.

En octobre, il peut encore y avoir des pointes de chaleur et le désert à portée de main dégage une fournée de braises. Je n'ai encore jamais vécu d'été à Louxor...

Les journées sont à la fois rythmées par les prières du muezzin et par les repas de Lou. Nous effectuons nos sorties avec Andrea dans la vieille Niva, en fin de journée, quand le soleil décline et que seules les pierres exhalent encore des bouffées d'air chaud. Nous prenons alors la direction de l'épicerie au bord du canal pour acheter fruits et légumes et autres boîtes de conserves. Ces sorties prennent l'allure de virées enivrantes. C'est la fête du mouvement et la vieille bagnole trace la route. Certains soirs, nous effectuons des petits détours par la buvette de Mohamed ou par l'hôtel Marsam. Eva y opère son charme avec son accent tchèque et sa bonne humeur, ainsi que son amie Joan, australienne arrivée là depuis quelques années déjà. Il fait bon y boire un *lemon juice*, « un jus de citron » ou une bière Stella, dans la douceur de la nuit qui tombe.

Lorsque nous rentrons, tous les petits poussins de la famille Ali nous assaillent. C'est à qui mieux-mieux pour qui nous aidera à porter les sacs jusque dans la cuisine pour ranger les victuailles. Car c'est le petit supplément qui est en jeu : un fruit, un verre de coca, ou une petite friandise. Ils aiment commenter nos achats car souvent nous ramenons des produits auxquels ils n'ont encore jamais goûté. Lou est dans les bras d'une des filles de la famille. La plupart du temps ce sont les sœurs Salima et Noura qui la portent.

Elles aiment et se montrent toujours empressées pour s'en occuper. Elles me sont deux petites aides précieuses.

Le soir, je passe quelques heures sur internet. La connexion est d'une lenteur terrible et reste assez chère. Les coupures sont nombreuses, mais enfin, on a une porte de sortie vers le monde extérieur. L'accès à internet, à la fin des années quatre-vingt-dix, reste exceptionnelle pour la majorité des habitants de Louxor. Peu d'Égyptiens

alors, possèdent un ordinateur et très peu une connexion à internet. La télévision par satellite commence à se répandre. La télévision trône dans tous les salons, souvent en piteux état, avec seulement une antenne qu'il faut sans cesse bouger pour capter au mieux le film des années cinquante ou le feuilleton qui tient en haleine depuis des années déjà, des millions de familles.

Quant à moi, je suis scotchée du matin au soir à RFI, la seule radio française que nous arrivons à capter. Andréa, lui, alterne avec la BBC. Grâce à ces deux fréquences nous ne perdons pas de vue la France, mais c'est sur l'Afrique que je deviens incollable. Le monde me paraît désormais plus vaste !

La nuit, les coupures d'électricité sont assez nombreuses, surtout si le vent du désert fait se toucher les fils d'un poteau électrique, lui-même situé en plein désert. Il revient donc à celui qui possède la clé du disjoncteur d'aller remettre le courant. Bien souvent ce dernier part en ville et il peut donc se passer plusieurs heures avant qu'il ne revienne réparer les fils, parce que son propre ventilateur est en panne. La maison n'a alors plus, ni lumière, ni ventilateur en marche. Il est désormais impossible de rester à l'intérieur. Les murs ont emmagasiné la chaleur du soleil depuis des jours et des mois et très vite nous transpirons à grosses gouttes. Dehors, tant que le vent souffle nous sommes protégés des moustiques, mais dès qu'il cesse, l'enfer s'abat sur nous. La sueur attire encore plus ces satanées bestioles. Le jour c'est le monde des mouches, la nuit celui des maringouins. Je les hais. Lou qui trouve avec difficulté le sommeil est trempée de sueur dans son lit et se réveille. La nuit est longue en attendant que l'électricité revienne.

Andréa insomniaque sort en maugréant, il n'a plus accès à son ordinateur. Je l'ai vu plusieurs fois, n'en pouvant plus d'attendre, s'engouffrer dans la Niva pour partir défoncer le boîtier du disjoncteur. Après quelques minutes, l'électricité repart et c'est avec délice que nous retrouvons le bruit du ventilateur. Mais je dors par à coup. Lou se réveille sans cesse et j'abdique assez vite en l'emmenant dans l'antre de ma chambre.